

Le Best-seller de la rentrée littéraire d'Olivier Larizza (Andersen)

Le comte de Joseph Conrad, traduction et postface de Stéphane Gounel (Andersen)

Par Bernard Pechon-Pignero

Cher Olivier Larizza

J'ai terminé *Le Best-seller de la rentrée littéraire*. Je vous souhaite que le titre soit prémonitoire. Pourquoi pas? C'est un bon livre, bien écrit, amusant, actuel et néanmoins solide... C'est le genre de livre que je feuillette en librairie mais que je n'achète pas parce que je me dis qu'il est de mon devoir moral et intellectuel de lire des choses plus sérieuses, que d'ailleurs je suis déjà très vieux et que je n'ai pas encore lu un tas de livres et d'auteurs incontournables et que je risque de mourir avant d'avoir rempli mon contrat ce qui ne manquera pas d'empoisonner mes derniers instants... Dois-je gaspiller les quelques années de relative lucidité qu'il me reste en me dispersant dans des bouquins comme celui-ci? Je vous le demande.

Quand un livre de cette veine me tombe néanmoins sous la main, je me dis que je peux quand même me payer une petite tranche de rigolade, au moins sourire un peu en cachette de ceux que mon masque austère de grand vieillard cultivé impressionne (en général pas ceux ou celles que je voudrais justement impressionner!). Je me délecte des dix premières pages en me disant que décidément ça fait du bien de ne pas se prendre au sérieux, je pousse jusqu'à la cinquantième en essayant de convaincre ma conscience que ce n'est pas plus grave que de regarder un De Funès à la télé et puis, en général, vaincu par mes scrupules, au milieu du livre, je me promets de lire la suite plus tard en étant bien conscient que ce sera jamais.

Or j'ai lu votre livre intégralement en deux jours. Pas par amitié pour vous puisque en somme, je vous connais à peine. Et pourtant, c'est un assez gros livre, 220 pages! Peut-être même un tout petit peu trop gros. Mais puisque je l'ai lu intégralement, c'est déjà la preuve qu'il soutient l'intérêt jusqu'au bout. Tenir la distance sans se répéter, sans lasser le client, ça doit être la hantise des humoristes. Mais vous n'êtes pas un humoriste. Je vous savais universitaire diplômé, je découvre votre autodérision,



vos irrévérances, votre goût pour le loufoque, mais derrière cette impertinence, le lettré cache le bout de son nez sous le faux-nez rouge du clown. En attestent les nombreuses citations, exactes bien qu'insolamment détournées.

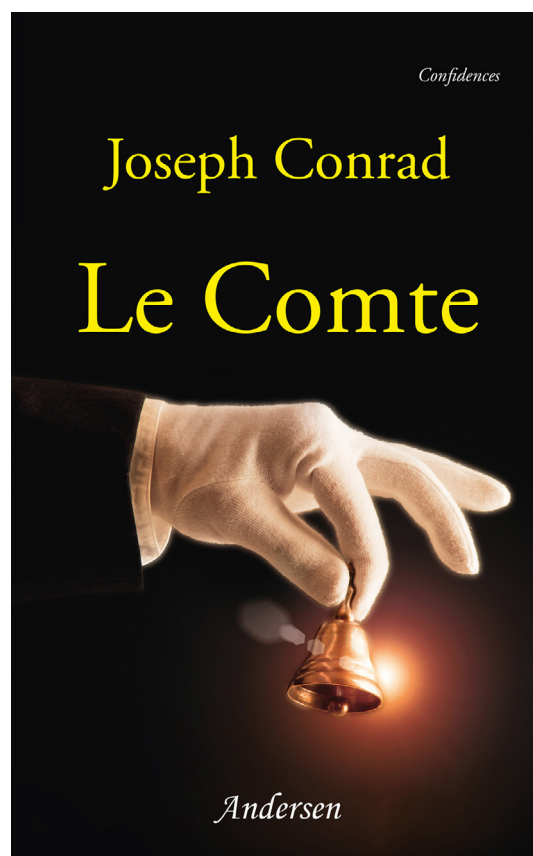
J'ai pensé à Desproges, bien sûr, et ce n'est pas un mince éloge, mais il y aurait aussi du Pierre Dac si vous n'étiez pas si jeune, du Daninos, des calembours dignes de Bobby Lapointe, un zest de San Antonio pour les grosses allusions sexuelles, un peu de Boris Vian... J'ai pensé encore à Christophe (celui du Sapeur Camembert et de la Famille Fenouillard), à Alphonse Allais et à Tristan Bernard, enfin, vous voyez, de solides sinon récentes références. Les recettes du rire sont multiples mais elles sont éternelles. Vous en exploitez un assez grand nombre pour que l'on ne s'ennuie jamais.

Si vous vous moquez cruellement des éditeurs, des écrivains et des lecteurs, c'est-à-dire de vous-même, de moi et de ceux qui nous lisent, je lis sous des dehors plaisants un certain désespoir. Je ne peux qu'y compatir mais je m'efforce de ne pas le partager. Cocteau disait qu'il faut être un homme vivant et un artiste posthume. Avec l'insatiabilité de la jeunesse, vous voudriez les deux. Méfiez-vous, cher jeune confrère, car vous démontrez par cette pochade, trop brillante pour

Et surtout bravo pour l'excellente idée d'avoir publié *Le Comte* de Joseph Conrad dans la collection que vous dirigez, chez Andersen. Cette nouvelle est un pur régal. Son humour, lié intrinsèquement à un style dont la traduction rend toutes les subtilités, est de cette veine qui me fait sourire avec béatitude d'un bout à l'autre du récit. Si je devais nous inviter, vous et moi, à en recevoir une magistrale leçon d'écriture, je ne citerais que cette phrase : « *Il arrive au cours d'un voyage de rencontrer des êtres solitaires comme lui, dont l'unique souci est d'attendre l'inéluctable* ». Brahms aurait, disait-il, donné toute son œuvre pour avoir composé *Le beau Danube bleu*. Que ne donnerais-je pour avoir écrit cette phrase-là!

être tout à fait honnête, un talent d'écrivain qui vous permettra de produire sous peu une grande saga politico-socio-sentimentale qui vous vaudra le Goncourt, peut-être le Nobel et à coup sûr l'Académie française... et qui vous contraindra à renier ce charmant Best-seller de la rentrée littéraire auquel je renouvelle mes souhaits d'en être un.

En tout cas, bravo pour la couverture! Ce chien m'est éminemment sympathique.



Article consultable à cette adresse :

<http://www.refletsdutemps.fr/index.php/thematiques/culture/litterature/item/cher-olivier-larizza>